

## 7. Daniel Defoe, *Robinson Crusoé* (1719)

Écrivain, journaliste, homme d'affaires et agent double, Daniel Defoe, de son vrai nom Daniel Foe (1660-1731), a mené une existence à la fois bourgeoise et aventurière. Si les événements racontés dans *Robinson Crusoé* sont fictifs, ils s'inspirent des aventures du marin écossais Alexandre Selkirk (1676-1721), qui vécut quatre ans sur l'île Mas-a-Tierra, située à six cents kilomètres des côtes chiliennes. Ce roman, qui donne naissance au genre de la robinsonnade, projection littéraire du naufrage dans un ailleurs paradisiaque, met en scène deux visions du monde. Comme l'écrit le romancier Michel Tournier, « Robinson Crusoé est l'homme de la rencontre avec Vendredi. Vendredi, c'est le Noir, le sauvage. L'homme venu d'ailleurs, l'homme du tiers-monde<sup>1</sup> ». L'extrait suivant souligne bien ce dualisme entre le natif Vendredi, qui illustre pour l'auteur l'idée du « bon sauvage », et l'homme blanc qui se croit doté d'un pouvoir civilisateur.

### [Cannibale et « bon sauvage »]

En peu de temps je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler. D'abord je lui fis savoir que son nom serait Vendredi, c'était le jour où je lui avais sauvé la vie, et je l'appelai ainsi en mémoire de ce jour. Je lui enseignai également à m'appeler maître, à dire oui et non, et je lui appris ce que ces mots signifiaient. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre ;

1. Michel Tournier, « Discours de réponse à Thomas Owen », *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature française*, 1978, t. V, n° 3-4, p. 315.

j'en bus le premier, j'y trempai mon pain et lui donnai un gâteau pour qu'il fit de même : il s'en accommoda aussitôt et me fit signe qu'il trouvait cela fort bon.

Je demeurai là toute la nuit avec lui ; mais dès que le jour parut je lui fis comprendre qu'il fallait me suivre et que je lui donnerais des vêtements ; il parut charmé de cela, car il était absolument nu. Comme nous passions par le lieu où il avait enterré les deux hommes, il me le désigna exactement et me montra les marques qu'il avait faites pour le reconnaître, en me faisant signe que nous devions les déterrer et les manger. Là-dessus je parus fort en colère ; je lui exprimai mon horreur en faisant comme si j'allais vomir à cette pensée, et je lui enjoignis de la main de passer outre, ce qu'il fit sur-le-champ avec une grande soumission. [...]

[...] Je lui mis une épée à la main, sur le dos l'arc et les fleches dont je le trouvais très adroit à se servir ; je lui donnai aussi à porter un fusil pour moi ; j'en pris deux moi-même, et nous marchâmes vers le lieu où avaient été les sauvages, car je désirais en avoir de plus amples nouvelles. Quand j'y arrivai mon sang se glaça dans mes veines, et mon cœur défaillit à un horrible spectacle. C'était vraiment chose terrible à voir, du moins pour moi, car cela ne fit rien à Vendredi. La place était couverte d'ossements humains, la terre teinte de sang ; çà et là étaient des morceaux de chair mangés à moitié, déchirés et rôtis, en un mot toutes les traces d'un festin de triomphe qu'ils avaient fait là après une victoire sur leurs ennemis. Je vis trois crânes, cinq mains, les os de trois ou quatre jambes, des os de pieds et une foule d'autres parties du corps. Vendredi me fit entendre par ses signes que les sauvages avaient amené quatre prisonniers pour les manger, que trois l'avaient été, et, en se désignant lui-même, qu'il était le quatrième ; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et un roi leur voisin – dont, ce semble, il était le sujet –, qu'un grand nombre de prisonniers avaient été faits et conduits en différents lieux par ceux qui les avaient pris dans la déroute, pour être mangés, ainsi que l'avaient été ceux déparqués par ces misérables.

Je commandai à Vendredi de ramasser ces crânes, ces os, ces tronçons et tout ce qui restait, de les mettre en un monceau<sup>1</sup> et de faire un grand feu dessus pour les réduire en cendres. Je m'aperçus qu'il avait encore un violent appétit pour cette chair, et que son naturel était encore cannibale ; mais je lui montrai tant d'horreur à cette idée, à la moindre apparence de cet appétit, qu'il n'osa pas le découvrir : car je lui avais fait parfaitement comprendre que s'il le manifestait je le tuerais.

Lorsqu'il eut fait cela, nous nous en retournâmes à notre château, et là je me mis à travailler avec mon serviteur Vendredi. Avant tout je lui donnai une paire de caleçons de toile [...] : avec un léger changement, elle lui alla très bien. Je lui fabriquai ensuite une casaque<sup>2</sup> de peau de chèvre aussi bien que me le permit mon savoir : j'étais devenu alors un assez bon tailleur ; puis je lui donnai un bonnet très commode et assez *fashionable*, que j'avais fait avec une peau de lièvre. Il fut ainsi passablement habillé pour le moment, et on ne peut plus ravi de se voir presque aussi bien vêtu que son maître. [...]

Le lendemain du jour où je vins avec lui à ma huche<sup>3</sup>, je commençai à examiner où je pourrais le loger. Afin qu'il fût commodément pour lui et cependant très convenablement pour moi, je lui élevai une petite cabane dans l'espace vide entre mes deux fortifications, en dedans de la dernière et en dehors de la première. Comme il y avait là une ouverture donnant dans ma grotte, je façonnai une bonne huisserie<sup>4</sup> et une porte de planches que je posai dans le passage, un peu en dedans de l'entrée. Cette porte était ainsi faite pour ouvrir à l'intérieur la barrière et refermer

1. Monceau : gros tas.

2. Une casaque : un manteau à larges manches.

3. Ma huche : mon coffre ou ma cage en bois, de grande taille.

4. Une [...] huisserie : un encadrement de porte.

aussi mes deux échelles ; de sorte que Vendredi n'aurait pu venir jusqu'à moi dans mon dernier retranchement sans faire, en grimant, quelque bruit qui m'aurait immanquablement réveillé [...]. Quant aux armes, je les prenais toutes avec moi pendant la nuit.

Mais je n'avais pas besoin de tant de précautions, car jamais homme n'eut un serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que Vendredi. [...]

75 Ceci me donna souvent occasion d'observer, et avec étonnement, que si toutefois il avait plu à Dieu, dans sa sagesse et dans le gouvernement des œuvres de ses mains, de détacher un grand nombre de ses créatures du bon usage auquel sont applicables leurs facultés et les puissances de leur âme, il leur avait pourtant accordé les mêmes forces, la même raison, les mêmes affections, les mêmes sentiments d'amitié et d'obligance, les mêmes passions, le même ressentiment pour les outrages, le même sens de gratitude, de sincérité, de fidélité, enfin toutes les capacités pour faire et recevoir le bien, qui nous ont été données à nous-mêmes ; 85 et que, lorsqu'il plaît à Dieu de leur envoyer l'occasion d'exercer leurs facultés, ces créatures sont aussi disposées, même mieux disposées que nous, à les appliquer au bon usage pour lequel elles leur ont été départies. Je devenais parfois très mélancolique lorsque je réfléchissais au médiocre emploi que généralement nous 90 faisons de toutes ces facultés, quoique notre intelligence soit éclairée par ce flambeau de l'instruction, l'Esprit de Dieu, et que notre entendement soit agrandi par la connaissance de sa parole. Pourquoi, me demandais-je, plaît-il à Dieu de cacher cette connaissance salutaire à tant de millions d'âmes qui, à en juger par ce 95 pauvre sauvage, en auraient fait un meilleur usage que nous ?

Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, trad. P. Borel, Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 2000, p. 129-133.

## Questions

1. Dans ce passage, le héros « civilisé » entreprend d'éduquer et d'habiller le « naturel » Vendredi. Dans quelle mesure le corps est-il un miroir social ?
2. L'opposition nature/culture est particulièrement présente dans le texte, à tel point que le corps « naturel » est montré comme « contre-nature ». Expliquez ce paradoxe.
3. Montrez que la relation entre Robinson et Vendredi est progressivement source d'un rapport interrogatif, voire critique, au monde civilisé.